

Pickpocket

Titre original : *Suri*

© 2009, Fuminori Nakamura

Tous droits réservés

Edition originale publiée au Japon en 2009 par les éditions

Kawade Shobo Shinsha Ltd. publishers Tokyo

Les droits de publications en langue française ont été obtenus
par l'intermédiaire de Kodansha Ltd

© 2013, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

ISBN : 978-2-8097-0393-1

NAKAMURA Fuminori

Pickpocket

Roman traduit du japonais
par Myriam Dartois-Ako



*Éditions
Philippe Picquier*

Lorsque j'étais encore petit, il m'arrivait fréquemment de rater mon coup.

Dans les magasins bondés ou chez des gens, je laissais souvent tomber ce dont je m'étais discrètement emparé. Entre mes doigts, le bien d'autrui devenait un corps étranger qui ne trouvait pas sa place. Comme si le contact qui n'aurait jamais dû s'établir m'était refusé, ce corps étranger frémissait légèrement, affirmait son indépendance et, avant que je le réalise, tombait par terre. Au loin se dressait invariablement une tour. Une tour enveloppée de brume, aux contours indécis, telle une rêverie lointaine. Mais aujourd'hui, je n'échoue plus ainsi. Evidemment, la tour ne m'apparaît plus non plus.

Devant moi, vêtu d'un manteau noir, une mallette argentée à la main, un homme d'un certain âge marche sur le quai. Parmi les voyageurs

qui m'entourent, il m'a paru être le plus riche. Son manteau est un Brunello, comme son costume. Ses chaussures en cuir, des Berluti sans doute faites sur mesure, ne montrent aucune trace d'usure. Cet homme riche, aisément repérable, clame son statut aux yeux du monde. Le bracelet-montre en argent à son poignet gauche, un Date-just, dépasse à peine de sa manche. Il n'a pas l'habitude de prendre seul le Shinkansen¹ et peine à acheter son billet. Le dos courbé, tâtonnant, il remue ses gros doigts semblables à des insectes repoussants devant la borne de la billetterie automatique. A ce moment-là, je note que son portefeuille se trouve dans la poche gauche de son manteau.

En gardant mes distances, je prends l'escalier mécanique et descends lentement. Un journal à la main, je me place derrière l'homme qui attend le Shinkansen. Mon pouls est un peu plus rapide. Je connais la position de toutes les caméras de surveillance du quai. Je n'ai qu'un ticket de quai, il me faut donc conclure avant qu'il monte dans le train. Mon dos fait écran aux regards sur ma droite, je plie mon journal en le transférant dans ma main gauche et l'abaisse lentement de façon à bloquer la vue, puis je plonge l'index et le majeur de ma main droite dans la poche de l'homme. Le reflet fugitif des néons sur les boutons de la

1. Le train à grande vitesse japonais.

manche de son manteau glisse à la lisière de mon champ de vision. J'inspire doucement puis bloque ma respiration. Je pince le bord du portefeuille et tire vers le haut. Un frisson se propage de l'extrémité de mes doigts à mon épaule et je sens une douce chaleur envahir progressivement mon corps. J'ai l'impression que l'endroit où je suis est un vide que n'atteint aucun des regards alentour, aucun de ces regards qui se croisent à l'infini. En maintenant le contact entre mes doigts impatients et le portefeuille, je le glisse dans le journal plié en deux, le fais passer dans ma main droite et le range dans la poche intérieure de mon manteau. J'expire lentement et, conscient de ma température corporelle qui augmente encore, j'examine les abords du regard. Mes doigts retiennent encore la tension du contact avec un corps étranger, les traces de l'excitation liée à l'intrusion dans l'espace d'autrui. La sueur perle sur ma nuque. Je sors mon téléphone portable et me mets en marche en faisant semblant d'envoyer un texto.

Je gagne les portillons et descends les escaliers gris qui mènent à la ligne de métro Marunouchi. Soudain, un de mes yeux se brouille et tous les gens en mouvement deviennent flous, leurs contours semblent s'effacer. Quand j'arrive sur le quai, j'aperçois du coin de l'œil un homme en costume noir. Un léger renflement atteste la présence de son portefeuille dans la poche arrière

droite de son pantalon. A son apparence et son attitude, je devine qu'il s'agit d'un gigolo qui a un certain succès. Il fixe son téléphone portable d'un air critique, tout en tapant frénétiquement sur les touches de ses doigts fins. Je monte à sa suite dans le métro, analyse le flux des passagers toujours plus nombreux et, dans l'atmosphère étouffante, me positionne derrière lui. Le système nerveux de l'être humain, quand il est soumis simultanément à deux stimuli, l'un fort et l'autre faible, néglige le plus faible. Cette portion de voie ferrée comprend deux grandes courbes, dans lesquelles le train bringuebale fortement. L'homme derrière moi lit son journal du soir replié et les deux femmes d'âge mûr à ma droite parlent de personnes absentes et rient en découvrant leurs gencives. L'objectif des autres est de se déplacer, le mien est différent. Le dos de la main tourné vers le gigolo, je saisis son portefeuille entre deux doigts. Les autres passagers forment un angle droit autour de moi. La couture du bord de la poche est défectueuse, les fils dessinent des spirales nettes, comme des serpents. A l'instant où le train tangué, je pousse le dos du gigolo de ma poitrine, comme si je m'appuyais contre lui, et extrais le portefeuille à la verticale. J'expire pour relâcher la pression et je sens une chaleur se répandre dans mon corps. Je guette une réaction autour de moi, rien à signaler. Un cas aussi simple que celui-ci, je ne risquais pas de commettre d'impair. Je descends à la station

suiivante et marche les épaules rentrées, comme quelqu'un qui a froid.

Je me mêle à la foule apathique et franchis les portillons. Les yeux sur la quinzaine d'hommes et de femmes ordinaires rassemblés à la sortie de la station, je me fais la réflexion qu'il y a là bien deux cent mille yens. J'allume une cigarette et me mets lentement en route. Derrière un poteau électrique à ma gauche, j'aperçois un homme qui vérifie insouciamment le contenu de son portefeuille puis le remet dans la poche droite de son anorak. Les poignets de sa veste sont noirs de crasse, ses baskets éculées, seule l'étoffe de son jean est de bonne qualité. Je l'ignore et pénètre dans les grands magasins Mitsukoshi. A l'étage du prêt-à-porter masculin où s'alignent les boutiques de marques, un mannequin présente un choix de vêtements destinés à des hommes autour de la trentaine et relativement aisés. Le mannequin et moi sommes habillés de la même façon. La mode ne m'intéresse pas, mais quand on se livre à ce genre d'activité, il ne faut pas se faire remarquer. Pour ne pas attirer les soupçons, il faut être vêtu correctement, se glisser dans le mensonge, se fondre dans le paysage telle une illusion. La seule différence entre ce mannequin et moi, ce sont les chaussures. Au cas où j'aurais à fuir, je porte des baskets.

Mettant à profit la douce chaleur à l'intérieur du magasin, je plie et déplie les doigts dans mes

poches, en guise d'exercice d'assouplissement. Le mouchoir humide destiné à m'humecter les doigts est encore froid. Mon index et mon majeur sont quasiment de la même longueur. J'ignore si c'est de naissance ou si cela s'est fait au cours de ma croissance. Ceux dont l'annulaire est plus long que l'index utilisent leur majeur et leur annulaire. On peut aussi reculer le majeur et se servir de trois doigts. C'est vrai pour tout corps solide, pour extraire un portefeuille d'une poche, il y a un mouvement plus souple que les autres, une trajectoire idéale. L'angle compte, mais aussi la vitesse. Ishikawa aimait parler de tout cela. Quand il buvait, il se laissait souvent aller à babiller comme un enfant. Je ne sais pas ce qu'il est devenu. Sans doute est-il déjà mort.

Je pénètre dans l'une des cabines des toilettes un peu sombres du magasin, enfile des gants fins et examine les portefeuilles. Par précaution, je n'utilise pas les toilettes des gares. Celui de l'homme au manteau contient quatre-vingt-seize mille yens, trois billets de cent dollars, une carte Visa Gold, une Gold Card American Express, un permis de conduire, la carte d'adhérent d'un club de sport et une facture d'un montant de soixante-douze mille yens dans un restaurant de luxe. Je m'apprête à le ranger, blasé, quand je découvre une carte en plastique bigarrée, vierge de tout caractère. J'en ai déjà vu comme celle-là. C'est la carte d'un club privé de prostituées. Dans le portefeuille du

gigolo, cinquante-deux mille yens, un permis de conduire, une carte de crédit de la banque Mitsui Sumitomo, des cartes de fidélité du vidéoclub Tsutaya et d'un café à mangas, quelques cartes de visite de belles-de-nuit et enfin de la paperasse, tickets de caisse et autres reçus. Il y a aussi des comprimés de couleurs vives, décorés de cœurs et d'étoiles. J'extrais uniquement les billets de banque et remets le reste à sa place. Un portefeuille livre le caractère de son propriétaire, son style de vie. Comme le téléphone portable, il est au cœur des secrets d'une personne, de ce qu'elle possède, un pivot central. Je ne revends jamais les cartes de crédit, c'est assommant. Comme le faisait Ishikawa, je mettrai le portefeuille à la boîte, comme ça, la poste le fera parvenir à la police, qui le retournera à l'adresse inscrite sur le permis de conduire. J'essuie mes empreintes et le glisse dans ma poche. Le gigolo va peut-être se faire pincer pour usage de stupéfiants, mais ce n'est pas mon problème.

Je m'apprête à sortir de la cabine lorsque je sens quelque chose dans l'une des poches intérieures secrètes de mon manteau. Mon pouls s'accélère, je retourne à l'intérieur. C'est un portefeuille Bulgari, en cuir bien épais. A l'intérieur, deux cent mille yens en billets neufs. Plusieurs cartes Gold, Visa et autres, ainsi que des cartes de visite du président d'une maison de titres. C'est la première fois que je vois ce portefeuille et le nom sur les cartes de visite.

Encore ! me dis-je. Je ne me rappelle pas l'avoir dérobé. De tous les portefeuilles subtilisés dans la journée, c'est sans conteste le plus coûteux.

2 Pris d'un léger mal de tête, je m'abandonne aux soubresauts du train.

Je suis dans le train à destination de l'aéroport de Haneda, la voiture est affreusement bondée. Le chauffage et la chaleur corporelle des autres passagers me font transpirer. Tout en agitant les doigts dans ma poche, je regarde le paysage par la fenêtre. Des pâtés de maisons décaties défilent à intervalles réguliers, tels d'obscurs signaux. Le dernier portefeuille de la veille me revient subitement à l'esprit et, au moment où je cligne des yeux, en même temps qu'un bruit terrible, une gigantesque tour métallique passe devant moi. C'est l'affaire d'un instant, mais mon corps se raidit. La tour en métal est haute et il me semble qu'elle jette un regard désinvolte sur mon existence, au milieu de la foule tassée dans le train.

Je regarde dans la voiture et vois un homme qui paraît fasciné par quelque chose. Il caresse le

corps d'une femme, les yeux à peine entrouverts, ce qui lui confère un air vacant plutôt que concentré. Ce genre d'homme se divise en deux catégories, à mon avis. Les types normaux qui ont juste une tendance à l'obsession sexuelle et ceux qui se laissent déborder par leurs pulsions au point que pour eux la frontière entre réalité et vice devient floue, qui sont tellement atteints qu'ils sont incapables de penser à autre chose. Lui, il relève de la deuxième catégorie, me dis-je en réalisant que c'est une collégienne qu'il est en train de peloter, et je me faufile dans le train bondé. A part moi, la fille et lui, personne ne s'est rendu compte de rien.

Par-derrière, de la main gauche, j'attrape doucement le poignet gauche de l'homme en train de tripoter la fille. Tous ses muscles s'éveillent subitement, puis je les sens se relâcher comme après un choc. Tout en immobilisant son poignet, je coince sa montre de l'index, en défais le bracelet avec le pouce et la glisse dans ma manche, puis je pince des doigts le portefeuille dans sa poche intérieure droite et, devinant qu'il risque de heurter son corps, je modifie mon mouvement et le laisse choir dans l'espace entre la veste et la chemise pour le recueillir dans ma main gauche placée en dessous. La trentaine bien tassée, il doit être employé de bureau et, à en juger par l'anneau qu'il porte au doigt, marié. Je reviens à la charge, cette fois-ci en lui saisissant le

bras de ma main droite. Pâle comme un linge, ballotté par le train, l'homme tourne la tête pour essayer de me regarder par-dessus son épaule. La collégienne détecte le changement dans son dos et remue la tête, hésitant à se retourner. Dans la voiture, le silence règne. Comme s'il voulait se justifier envers moi ou envers le monde entier, l'homme ouvre la bouche. J'ai l'impression qu'un faisceau de lumière malveillante l'illumine d'en haut. Sa gorge frémit comme s'il allait crier. La sueur coule sur son front et ses joues, ses yeux écarquillés fixent un point dans le vague. Peut-être aurais-je la même expression si je me faisais arrêter. Je relâche la pression de ma main et articule silencieusement : « Dégage ! » L'homme, un rictus figé sur le visage, ne sait plus où il en est. Du menton, je lui désigne les portes et, avec un léger frisson, comme s'il venait de prendre la mesure de mon regard rivé sur lui, il se détourne. Les portes s'ouvrent et il sort en courant. Il se mêle à la foule, bouscule les gens et avance comme s'il se débattait.

La collégienne restée dans le train me regarde. Je me tourne dans une autre direction et tente de surmonter mon dégoût. J'ai dérobé une montre dont je n'ai que faire, un portefeuille qui m'indiffère tout autant et l'homme que j'ai dévalisé a vu mon visage, ainsi que la collégienne. Au moins, ce type ne risque pas de me dénoncer à la police.

Démoralisé, je descends à la gare suivante. Je prends l'escalier mécanique et repère le visage indolent d'un homme riche d'âge moyen, mais je franchis les portillons et, dehors, m'adosse au mur sale de la gare. Peu à peu, la tension se relâche. Je me réchauffe les doigts dans mes poches en songeant à prendre un taxi.

Sentant une présence, je me retourne au moment où un type mince s'adosse au mur, juste à côté de moi. Il porte un costume noir de marque indéterminée et des chaussures de ville noires, également sans marque. Je réalise qu'il s'agit de Tachibana et, pris au dépourvu, je tente de contenir l'émotion qui me submerge. Ses cheveux autrefois blonds sont maintenant teints en brun. Ses petits yeux fixés sur moi, il tord ses lèvres épaisses dans une grimace qui pourrait peut-être passer pour un sourire, je ne sais pas.

— T'étais pas censé viser que les riches ? lance-t-il en se tournant vers moi d'un bloc.

Tachibana n'est sûrement pas son vrai nom, bien que lui connaisse sans doute le mien. Je savais bien qu'on finirait par se rencontrer, mais je pensais que, ce jour-là, ce serait moi qui le trouverais. Une foule de souvenirs tentent de remonter à la surface, j'inspire lentement.

— C'est toujours le cas.

J'avais l'intention de dire autre chose, mais tout ce que j'arrive à proférer sont ces mots sans signification.

— C'est naze. Tu parles, comme si les vrais riches prenaient le métro ! Puisque t'es une racaille, tu dois t'en mettre plein les fouilles.

— C'est efficace. Comme ça, t'es vivant ?

— Et voilà comme on se revoit. Enfin, c'est moi qui t'ai retrouvé, mais bon.

— Depuis quand ?

— Depuis un bon moment. Depuis que t'as piqué le portefeuille du pervers. Ça m'a surpris que tu voies pas que tu étais suivi.

Je me mets en marche et lui aussi. Je pénètre dans le passage sous les voies et m'arrête.

— Ça fait combien de temps que tu es revenu ? demande-t-il.

J'ignore pourquoi, mais il me regarde d'un air grave.

— C'est récent. Y a pas à dire, les choses sont plus faciles à Tokyo. A tout un tas de niveaux.

— Tout seul, ça doit pas être évident. J'ai rien à faire, tu veux que je vienne avec toi ?

— Non merci. Je n'ai pas confiance en tes capacités, et pour le partage non plus, on ne peut pas compter sur toi, réponds-je.

Il éclate de rire et se met en marche. Son rire forcé résonne désagréablement aux oreilles, il doit en avoir conscience, mais il n'arrête pas pour autant, au contraire. Quand j'émerge du passage couvert, les immenses bâtiments des grands magasins et des immeubles dans mon dos me dominant. Un frisson me parcourt la nuque, je

réalise que je garde les yeux fixés sur les herbes anémiques qui trouent l'asphalte. Tachibana s'arrête, s'adosse au grillage et allume une cigarette.

— C'est vrai que je ne suis pas très bon. Au départ, je faisais ça par jeu, comme quand je piquais dans les magasins au collègue. Je ne suis pas aussi fort qu'Ishikawa et toi. Tu piques le portefeuille que tu passes à Ishikawa qui le vide de son contenu et vous le remettez dans la poche de son proprio. En plus, vous ne prenez que les deux tiers du fric. C'est clair que le type ne se rend compte de rien, et même s'il s'en aperçoit, il ne peut pas le signaler à la police. Pareil pour la répartition des rôles, vous alterniez en fonction de votre position. Et vous communiquiez uniquement par le regard... Moi, je n'étais que spectateur. Mais, de nos jours, les pickpockets, ça n'existe plus. Tu fais toujours des petits boulots ? Si t'as besoin d'un job d'appoint, tu ferais mieux de faire comme avant, d'intégrer une bande de cambrioleurs ou de vendre de la came. Pickpocket, c'est ton job principal ou quoi ?

Vu le sujet, je suis obligé de me rapprocher de lui.

— Ce que je vendais, c'était pas de la vraie... Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

— Les prêts usuraires, ça a foiré, alors j'ai pris des jeunes pour monter des arnaques au virement bancaire, mais maintenant, je suis dans les valeurs boursières. Je fais l'intermédiaire.

— La Bourse ?

— Moi non plus, je ne suis plus un pékin moyen. Les yakuzas me confient du fric que je refile à des types qui le font fructifier. Ces gars, ils ont des tuyaux dingues ! En gros, c'est du délit d'initié. En ce moment, y a que ça qui marche.

Il jette son mégot par terre.

— Je gagne vachement plus que toi. Si tu veux, je peux te refiler du travail. Il s'agit de fournir un studio pourri aux SDF du coin. Ensuite, tu leur fais ouvrir plusieurs comptes bancaires...

— Ça ne m'intéresse pas.

— Tous les deux, vous êtes vraiment nazes. Ishikawa et toi. C'est quoi, votre truc ?

Je garde le silence.

— Justement, tu ne me demandes pas ce qu'il est devenu, Ishikawa ?

Tachibana me regarde. Les battements de mon cœur s'accélèrent.

— Tu le sais ?

— Non, répond Tachibana, puis il éclate de rire. Je suis obnubilé par la lumière du soleil au-dessus de nos têtes.

— Mais c'est clair, non ? Ça fait pas un pli. Ça craignait. Quand un coup de cette ampleur-là est aussi parfait, ça sent mauvais... Avec cette affaire, il a eu des problèmes, à mon avis. Je vais te donner un conseil : tu devrais quitter Tokyo. Surtout ce quartier-là.

— Pourquoi ?

— On dirait qu'il se prépare quelque chose.

Mon regard rencontre celui de Tachibana, mais je ne sais pas comment réagir et je baisse les yeux.

— Tu ferais mieux de disparaître avant de te trouver encore une fois embringué là-dedans.

— Et toi ?

— Moi, ça va. S'ils mijotent quelque chose, ça pourrait me rapporter du fric... Et puis, c'est comme ça que je vis. C'est pas maintenant que je vais commencer à m'angoisser.

Il se met à rire, et je ris aussi. Comme s'il réalisait qu'il a discuté trop longtemps, il me fait un petit signe de la main et disparaît au coin du carrefour. Je repère au loin une silhouette de grande taille, richement mise, mais l'envie ne me vient pas. Les bâtiments autour de moi me portent sur les nerfs, je retourne dans le passage sous les voies. La barquette d'un plateau-repas moisi est remplie d'une eau trouble qui semble y prendre sa source. L'eau me semble déplaisante et tiède.

3 Incapable de dormir, je suis sur mon lit, les yeux ouverts.

La pluie martèle les vitres minces avec un *ploc ploc* désagréable. Dans l'appartement du dessus, un rythme de basses résonne, qui cesse parfois, puis reprend, interminablement. Je me force à rester concentré sur cet appartement du rez-de-chaussée qui est le mien. Je me dis que la pluie est en train de tout inonder autour de moi.

Le bruit de basses au-dessus de ma tête s'évanouit, seule la pluie résonne. La musique ne semble pas vouloir reprendre, le locataire du dessus doit s'être endormi. Une sensation d'abandon m'envahit, j'allume une cigarette, mais je m'aperçois qu'il y en a déjà une entamée dans le cendrier. La pièce chichement meublée d'un lit tubulaire, d'une penderie et d'une table à repasser n'offre rien à regarder. Un accroc sur un tatami déchiré laisse émerger un paquet de fibres synthétiques, comme

un pieu. Je contemple mes longs doigts, les plie et les déplie, répète ces exercices d'assouplissement. Quand donc ai-je réalisé que j'étais quasiment ambidextre ? J'essaie de me souvenir, sans succès. J'ai l'impression que je l'ai toujours été, mais aussi que cela m'est venu graduellement.

La pluie, comme si elle me déniait le choix de sortir, tombe sans relâche. Je pense à l'immensité des nuages, et à l'espace dans lequel je me trouve à présent. Comme pour protester, j'attrape mon paquet de cigarettes, enfle des chaussettes, ouvre la mince porte en bois et sors. La pluie mouille les piliers rouillés de l'immeuble, détrempe les bicyclettes renversées comme des cadavres et rafraîchit encore l'air déjà froid.

Je tourne au coin de la rue au panneau de signalisation routière penché, longe l'usine aux escaliers rouillés et, au bout de la rangée de maisons mitoyennes, prends à gauche à l'intersection en T. Une voiture avance dans ma direction en accélérant. Estimant que c'est à elle de m'éviter, je garde le cap et l'autre se dégonfle, braque platement. Par-delà plusieurs poteaux électriques, une gigantesque tour métallique est soumise au battement incessant de la pluie. Je détourne les yeux, mais, bien entendu, même si je ne la regarde pas, elle est toujours là.

J'arrive à la gare, où un taxi vide se fait mouiller par la pluie. Le chauffeur derrière le pare-brise arbore un air las, l'œil fixe, comme

hypnotisé. Je gravis l'escalier de la gare et ferme mon parapluie. Un sans-logis qui a fui le froid et la pluie, allongé par terre, regarde dans ma direction. Comme si sa présence en qualité de SDF à cette heure et en ce lieu était écrite, il se fond dans le paysage. Quelque chose dans ses yeux me rappelle Ishikawa et mon pouls s'accélère, mais l'âge comme le visage sont ceux d'un autre. En fait, ce n'est pas moi qu'il regarde. Il fixe un point juste derrière moi pendant que j'avance, comme s'il s'y trouvait quelque chose. Pour me changer les idées, j'allume une cigarette et descends l'escalier vétuste qui mène de l'autre côté des voies.

J'entre dans une supérette, y achète du tabac et une canette de café. Lorsque je paie, l'employé prend mon argent en criant « Je vous remercie ! » à un volume absurde. Ce fric, c'est celui que j'ai piqué au peloteur d'hier, mais j'ignore à qui il appartenait avant. Je songe que cet argent a été témoin d'instantanés de la vie de chacun d'entre nous. Il s'est peut-être trouvé sur les lieux d'un crime, il est peut-être passé des mains de l'assassin à celles de l'employé d'une boutique, puis de quelqu'un de bien.

Je quitte le magasin, j'ai l'impression qu'une infinité de gouttes de pluie me recouvrent peu à peu. Comme si un épais et gigantesque nuage m'enveloppait d'en haut. Mon cœur bat plus fort, je plie et déplie les doigts dans mes poches. Je vais prendre un taxi et me rendre dans un quartier

animé, je m'imagine en train de glisser la main dans la poche des passants. En train de me positionner dans la foule et de faucher sans cesse, coup sur coup, le plus rapidement et le plus précisément possible. Il continue à pleuvoir, mon pouls ne ralentit pas, il faut que j'aille en ville, mais j'essaie de me calmer. Je gravis de nouveau l'escalier de la gare, me dis que ce bruit de pas qui me poursuit obstinément n'est rien de plus qu'un écho et allume une cigarette. Le clochard a disparu. Mon cœur bat sourdement, lourdement, je traverse la gare et descends les escaliers. Sur le rond-point devant moi, un homme en imperméable se fait tremper par la pluie, la lumière des phares d'une voiture blanche qui passe se réfracte dans la bruine, faisant jaillir des particules d'un doré acéré. Je sens que la pluie renferme en elle cette dureté, je vois le SDF de tout à l'heure endormi mais pas l'homme à l'imperméable.

Je me retiens de regarder une nouvelle fois par-dessus mon épaule et me dis que je n'aurais pas dû sortir. Je sens la présence d'une tour métallique invisible d'ici, je sens la pluie qui tombe sans trêve, et j'ai conscience de l'immense nuage qui en est la source, ainsi que de moi qui marche dessous.

4 — Si tu piques cent mille yens à un type qui possède un milliard, c'est trois fois rien.

Ishikawa répétait souvent ce genre de choses. Il se faisait un plaisir de détrouser les riches, et je l'accompagnais. Il dérobait des portefeuilles mais sans s'attacher à l'argent volé qu'il dépensait en général dans la journée.

— Mais c'est quand même mal, répondis-je.

Il hocha la tête et, un sourire aux lèvres, poursuivit la conversation. Nous discutons dans le petit salon privé du même bar décati que d'habitude. Le patron était un ancien de la pègre qui ne s'étendait pas sur son passé. Un peu vouûté, comme si son corps penchait, il avait des bras et des jambes grêles et un âge indéterminé.

— Mais si le concept de propriété n'existe pas, celui de vol non plus, c'est évident, non ? Il suffit d'un seul enfant affamé dans le monde pour que posséder quelque chose devienne immoral.

— Cela ne justifie pas ce que nous faisons.

— Je ne justifie rien. Mais moi, les types qui se prennent pour des gens bien sans se poser de questions, ça me fait horreur.

Ishikawa avait, d'une manière simple, subtilisé d'un coup une très grosse somme d'argent.

Ayant entendu parler d'un vieil homme qui apportait des liasses de billets dans un club privé, il s'était procuré une pochette similaire à la sienne. L'homme était secrétaire d'un organisme religieux et prenait plaisir à montrer son argent aux filles. Après chaque assemblée, comme s'il fallait un exutoire à sa ferveur, il allait en compagnie de ses assistants coucher avec les filles de ce club. Il était maigre, avec des yeux protubérants, et il avait l'habitude de rire en montrant ses gencives. Ishikawa attendit qu'il arrive au club et quand l'assistant qui portait la pochette descendit de voiture, il le bouscula, fit passer le porte-documents derrière un pan de son manteau et laissa tomber à la place une pochette bourrée de liasses de papier. Le vieillard la ramassa, invectiva Ishikawa qui s'excusait et s'engouffra avec ses assistants dans l'immeuble gris du club. A l'intérieur de la pochette, il y avait dix millions de yens.

— Dix briques, le chiffre rond devait lui plaire. Tu sais, au fond, ce n'était pas un mauvais bougre. Il avait sûrement envie de construire des écoles au Soudan et de s'occuper des réfugiés, comme le proclamait son groupe religieux. Mais,

inconsciemment. Donc, j'ai donné un coup de pouce à sa conscience.

Ishikawa rit en plissant les yeux comme un enfant.

— Dans ces pays-là, il y a plein de gosses qui meurent juste après la naissance, hein ? Simple-ment parce qu'ils sont nés là. Ils n'ont même pas le temps de lutter que *paf!* ils sont morts. Etre tout maigre et couvert de mouches, très peu pour moi.

Je ne sais pas si c'était vrai, mais Ishikawa prétendait avoir donné un million à une fille du club originaire d'un pays étranger pour son aide, dépensé un autre million dans la journée et envoyé le reste à une ONG étrangère. A l'époque, son ex-petite amie travaillait dans cette ONG.

Ishikawa avait toujours été adroit de ses mains, il avait du bagout et autrefois il faisait le pick-pocket uniquement quand il avait besoin d'argent, tout en louvoyant d'un petit boulot à l'autre. Avant de me rencontrer, il faisait partie d'un célèbre groupe d'escroquerie à l'investissement.

— Lorsque je me faufile dans la foule jusqu'à devenir invisible, je ressens quelque chose de particulier. Le temps est plus ou moins dense, non ? Quand on joue de l'argent ou qu'on conclut une escroquerie à l'investissement... à cet instant où tu outrepasses la loi, ou alors quand tu couches avec la poule d'un yakuza ou une fille avec qui c'est risqué... ta conscience s'aiguise, tous tes sens

sont en éveil, c'est génial. Les moments forts comme ça exigent d'être vécus encore et encore. Comme si on était une autre personne. Qui voudrait vivre cette sensation-là encore une fois, encore... Eh bien, moi, c'est faire le pickpocket qui m'excite le plus.

Visé par un mandat d'arrêt pour les escroqueries à l'investissement, Ishikawa s'était enfui aux Philippines, il était même allé jusqu'au Pakistan et au Kenya. Et à son retour, il avait reçu l'identité d'un mort. Pourvu d'un nouveau permis de conduire, d'un passeport et d'un état civil, il avait en apparence retrouvé sa liberté.

— Je suis censé être mort au Pakistan. Alors, maintenant, je m'appelle Niimi. Donc, quand on s'est connus, j'étais déjà Niimi. C'est compliqué, tout ça. Je ne peux pas te donner de détails. Et puis, il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas savoir.

Sur les ordres de ce milieu dont il valait mieux ne rien savoir, il était chargé de répondre au téléphone, du lundi au vendredi, dans un bureau qu'il était seul à occuper. Il prenait ces appels téléphoniques sporadiques au nom d'une société sans doute fictive, ramassait le courrier et accueillait un homme aux allures d'administrateur lors de ses rares apparitions. Nos sorties en ville étaient pratiquement réduites au samedi et au dimanche.

A la demande d'Ishikawa, je me rendis plusieurs fois à ce bureau pour lui tenir compagnie. C'est

d'ailleurs là que je devais voir cet homme. La porte du bureau s'ouvrit brusquement, je me retournai, surpris, et il se tenait devant moi. A peine entré, il éteignit la lumière et balaya la pièce du regard en silence. Dès que je le vis, je ne sais pas pourquoi, mais je me dis que j'aurais mieux fait de ne pas venir. Dans l'obscurité, il traversa le bureau sans un mot.

Il avait des cheveux noirs, des lunettes noires, l'allure d'un courtier en quelque chose, un âge indéterminé. Il aurait pu avoir la trentaine ou tout aussi bien la cinquantaine. Dans la faible lueur qui pénétrait à travers les rideaux, son ombre s'étendait sur le mur de la pièce. L'ombre, bien entendu, se déplaçait à chaque fois que l'homme bougeait, tandis que le claquement de ses chaussures résonnait avec une netteté étrange. Tout en regardant Ishikawa, il ouvrit le coffre-fort, en sortit environ dix millions et jeta l'argent dans un sac. Puis il tourna les yeux vers moi et, après m'avoir dévisagé, murmura : « J'ai décidé qu'on allait se revoir, toi et moi. »

Je lui rendis son regard sans comprendre. Quand il fut reparti, Ishikawa, comme s'il cherchait à éviter que je parle, continua à discourir sur ses activités de pickpocket.

— Etre pickpocket, ça m'a dégoûté une seule fois. Tu sais, pendant les feux d'artifice. Dans cette foule, c'est rare, mais il se trouve parfois des gens très riches, hein ?

Vu l'attitude d'Ishikawa, je renonçai à l'interroger sur l'homme. Sans doute celui-ci faisait-il partie de ce milieu sur lequel il valait mieux ne pas poser de questions. Je tentai d'effacer son existence de mon esprit, sans grand succès.

— ... Des hommes d'âge mûr, qui regardent les feux d'artifice depuis un hôtel avec leur maîtresse et à qui vient l'envie de descendre manger des nouilles sautées, ou que la fille harcèle pour qu'ils se promènent ensemble. Depuis que je suis gosse, j'adore les feux d'artifice. C'est le meilleur des divertissements offerts aux pauvres, pour pas un rond. Les feux d'artifice, ils éclatent dans le ciel de la même façon pour tout le monde.

Ishikawa arborait parfois une expression naïve, presque sans défense. Mais ce jour-là, dans la pièce où flottait encore la présence de l'homme, ses yeux fuyaient les miens.

— Vraiment, c'est beau. C'est une des splendeurs de la vie en ce bas monde. Mais nous, nous la mettons à profit pour remplir notre objectif, n'est-ce pas ? Pendant qu'ils sont tous ensorcelés par cette beauté que nous ignorons, nous inspectons leurs poches. Ça, c'est, comment dire...

Voilà ce que me raconta Ishikawa ce jour-là, mais à mes yeux, c'était son tour de main qui ensorcelait les gens. Saisir un portefeuille entre trois doigts, me le passer par-derrière, puis, lorsque je le lui rendais vide, en avoir déjà pris un autre et, sans regarder le quidam, appuyer son

bras contre lui et remettre le portefeuille en place... Pour moi, c'est ce manège qui était une des splendeurs de la vie. A l'époque, je ne pensais pas que cette beauté pouvait m'être ôtée.

5 Quand je sors, la pluie a cessé et je jette mon parapluie dans le panier d'une bicyclette à proximité. Je boutonne mon manteau et, ignorant un chat qui me suit sans raison apparente, j'entre dans un supermarché.

Il fait chaud à l'intérieur, je transpire. J'aperçois Tachibana, me dis qu'il n'y a aucune raison qu'il se trouve ici et pousse un soupir, un employé me regarde. Je dépose des œufs, du jambon et du pain dans mon panier, attrape une bouteille d'eau minérale et me dirige vers les caisses.

Je réfléchis aux raisons pour lesquelles je suis de retour à Tokyo. Après cette sale affaire, revenir me paraissait pourtant dangereux. Je voulais savoir ce qu'était devenu Ishikawa, mais était-ce vraiment la raison, je n'en savais rien. Vu la situation, il était fortement probable qu'il soit mort, et en revenant à Tokyo, il y avait des chances pour que je ne sois pas en sécurité non plus.

Une mère et son fils pénètrent dans mon champ de vision alors que je suis immobile. La femme, ses cheveux décolorés et cassants attachés en queue de cheval, donne un léger coup de genou à l'enfant qui, immédiatement, plonge une barquette de poisson dans le sac en papier Uniqlo qu'il tient à la main. Une serviette est posée à l'intérieur et quand l'enfant secoue le sac, le produit disparaît dessous. Mon pouls s'accélère, je me déteste. Le garçonnet, désireux de répondre aux attentes de sa mère, a saisi l'article avec le plus grand sérieux. Dans l'habile mouvement de sa main, je lis la détermination à ne pas se faire pincer, à éviter à sa mère d'endosser la culpabilité d'un vol. Les jambes qui dépassent de son short bleu sont maigrichonnes, le blouson vert qu'il porte est élimé aux manches et aux poches. Dans le magasin où s'élève une musique entraînante, leur présence détonne. Figé, je continue à regarder les vêtements du garçon maigre. La femme lui donne une taloche, peut-être parce qu'il avance trop lentement. Les gens se retournent, mais l'enfant sourit. Ce qu'il ressent, c'est sans doute de la honte. Son sourire machinal semble dire qu'il n'est pas le genre d'enfant que ses parents traitent ainsi, que ce n'est pas le genre de sa mère non plus, c'est un sourire qui tente de masquer le démerite maternel.

Inconsciemment, je les suis. La femme décoche un nouveau coup de genou à l'enfant et celui-ci

fourre immédiatement dans son sac un paquet de nouilles instantanées. Ses gestes sont vifs, mais son sac en papier est trop petit pour répondre aux exigences de sa mère. Une femme en manteau bleu marine les épie en s'éclipsant au détour d'un rayon. A coup sûr, elle est embauchée par le supermarché pour arrêter les voleurs à l'étalage. L'enfant semble l'avoir deviné, mais il ne se décide pas à le signaler à sa mère.

Je m'approche d'eux et regarde la mère de près. Elle a dans les trente-cinq ans, le regard dur, un corps malingre. Son survêtement rouge est neuf, mais ses sandales sont horriblement sales. Elle s'accroupit pour examiner les paquets de gâteaux, effleure les boîtes du doigt et marmonne quelque chose, comme si elle hésitait. Bien qu'elle ne lui ressemble absolument pas, subitement, elle me rappelle Saeko. Au moment où elle attrape une boîte de crackers et appelle son fils, je m'accroupis à côté d'elle. Je réalise ce que je m'apprête à lui dire, y renonce et commence à me relever, mais elle me regarde, l'air surpris. En étudiant son expression, je me force à parler.

— Vous êtes repérés.

— Hein ?

Elle me toise, dissimulant sa peur sous la colère. A ses côtés, l'enfant se tient bouche bée, maigre et pitoyable.

— Là-bas, la bonne femme en manteau bleu marine. C'est quelqu'un d'ici. Vous êtes grillés.

Maintenant, ils appellent immédiatement la police, alors soit vous payez, soit vous abandonnez tout et vous partez.

Les exigences de la mère dépassent largement la capacité du sac en papier recouvert d'une serviette, sans doute une idée de l'enfant. Le poisson et la viande sont cachés, mais le coin d'un volumineux sachet de biscuits d'apéritif déborde. Je me dirige vers les caisses et je fais la queue. Il y a du monde. La foule transpirante grouille comme des insectes.

Je sors du magasin et prends une canette de café au distributeur de boissons, j'ai oublié d'en acheter. Alors que j'allume une cigarette, la mère et l'enfant de tout à l'heure surgissent derrière moi. Le garçonnet déverrouille l'antivol de la bicyclette maternelle et regarde le dos de sa mère qui marche vers moi.

— T'es qui, toi ?

La fille crispe le coin d'un œil et le ferme, déformant passagèrement son visage. Sous mes yeux, ce tic l'agite à plusieurs reprises.

— Vous vous êtes fait repérer, alors je te l'ai dit, c'est tout.

— Tu te fous de moi ?

Tout en me défiant du regard, elle cligne de nouveau de l'œil.

— Je nourris correctement mon fils. T'as pas à te payer ma tête.

Derrière, l'enfant paraît jauger la colère de sa mère. Elle parle fort, comme si un circuit avait déraillé, et je la dévisage en repensant à Saeko. « Quand on me dit qu'on m'en veut, je suis parfois heureuse. Pourtant, je ne le fais pas exprès, lui arrivait-il de me dire. Parce que je fais des choses qui répugnent aux autres. Parce que je fais aussi des choses qui me répugnent. Parce que je piétine tout un tas de valeurs. » Quand Saeko parlait, sa voix était toujours un peu basse.

— Je ne me moque pas de toi.

Je lui montre la canette de café que je viens d'acheter au distributeur.

— Moi aussi, j'ai piqué un truc. Vous étiez repérés, alors je te l'ai dit, rien de plus. Tu devrais plutôt me remercier.

La fille ouvre de grands yeux et me regarde. Saeko ne me regardait pas avec ce genre d'expression.

— Mais t'es qui ?

— Personne.

— C'est quoi ton boulot ?

— J'en ai pas.

Je dis la vérité, mais elle examine ma tenue. Je dois aller en ville ce soir, donc, comme toujours, j'ai pris soin de bien m'habiller.

— Mais tu as de l'argent. Appelle-moi quand tu es libre. Dix mille yens, ça ira.

Sur ces mots, elle sort une carte de visite de son portefeuille. Une carte avec sa photo, au nom d'un

club quelconque, mais dont l'adresse et le numéro de téléphone ont été rayés au stylo à bille ; il ne reste que le numéro de mobile.

— Maquillée, je suis drôlement mieux, tu sais. Je te prends dix mille, c'est tout.

Elle saisit son fils par le bras, le juche sur le porte-bagages et s'éloigne à bicyclette. L'enfant ne se retourne pas pour me regarder.

6 Quand Ishikawa m'a parlé de cette affaire, nous étions dans un passage souterrain sous les voies ferrées. Après avoir piqué plusieurs portefeuilles et partagé l'argent dans le salon privé d'un bar, nous étions ressortis, mais Ishikawa ne faisait pas mine de me laisser partir. Il s'était dirigé vers un parking, avait renoncé et, après avoir marché encore un peu, était entré dans le passage souterrain. Une bicyclette passait de temps à autre mais à cette heure de la nuit le tunnel était calme. Sous des graffitis en lettres romaines gisaient des canettes de café et des restes de plateaux-repas moisis. Des moucherons dansaient devant mon visage, je les écartai de la main en progressant dans le souterrain. Sous le plafond bas, le gravillon crissait sous nos pas qui résonnaient faiblement. Au milieu du passage étaient posés deux petits sacs en plastique noir au

contenu indéterminé. Je les tâtai du pied, le plastique avait une consistance écoeurante rappelant celle de la viande avariée.

— Il y a des endroits plus sympas, mais bon... Je pense que ça aurait été mieux au bar, mais on ne sait jamais, c'est plus sûr dehors, dit Ishikawa.

Il s'adossa au mur. Ce jour-là, il avait bu plus que de coutume. Il me dévisagea, s'apprêta à parler puis baissa les yeux, alluma une cigarette et en tira deux bouffées.

— Je suis au service d'une certaine entreprise. Il parlait sans me regarder.

— C'est-à-dire que non, ce n'est peut-être pas une entreprise. Bref, je suis rattaché à quelque chose, je ne sais pas trop quoi. *Enfin, je pense.*

Je m'accroupis et allumai une cigarette. Le bas de mon manteau frôlait le sol, je le glissai entre mes jambes repliées et m'adossai au mur.

— Mais ça craint... Je ne peux pas continuer comme ça. Je risque pire que de me faire coffrer. Si ça se trouve, même ma tête ne leur suffira pas. Donc, il faut que je me sorte de là. Avant d'en savoir trop.

— De quoi tu parles ?

— Cherche pas.

A l'entrée du souterrain apparut un clochard qui, dès qu'il nous vit, rebroussa lentement chemin, comme en se traînant.

— Tant que j'en suis au stade du petit boulot, je peux encore m'arracher. J'ai dit que je voulais

quitter Tokyo. Vu ce que je fais, je ne risque pas d'aller à la police, ils le savent bien. Mais c'est arrivé aux oreilles de l'autre. Le départ d'un soufifre, ça aurait pourtant dû être simple.

— Qui ça, l'autre ?

— L'homme que tu as rencontré au bureau, un jour. Il paraît qu'il s'appelle Kizaki, mais ce n'est sans doute pas son vrai nom. C'est le boss de cette espèce d'entreprise ou je ne sais quoi.

Une légère appréhension me gagna.

— Il m'a dit, tu peux partir, mais voilà ce que tu vas faire d'abord. Ton passeport, tout ça, j'efface ton ardoise. Parce que je suis de bonne humeur, il a dit. Et il a ajouté, je te donnerai ta part. T'auras plus qu'à te mettre au vert loin d'ici, en me remerciant.

— Qu'est-ce que tu dois faire ?

— Un cambriolage.

Je me sentis pris de court.

— Hein ?

— Ce n'est pas ce que tu penses. Plus précisément, il paraît qu'il leur faut un certain nombre de documents. La cible est un investisseur âgé, on fait semblant de le cambrioler et on prend les documents avec le fric. C'est brut de décoffrage, mais quand des types de ce genre s'énervent et passent à l'action, c'est souvent le cas.

— Quels documents ?

— Je ne sais pas.

Je jetai mon mégot dans le caniveau et me relevai.

— Cette histoire, c'est pas net... Tu devrais refuser.

— Bon, maintenant, j'entre dans le vif du sujet.

Ishikawa prit une brève inspiration. L'une des ampoules du souterrain qui clignotait s'éteignit, comme si elle avait renoncé.

— Il veut que toi aussi, tu participes. Il a entendu parler de toi.

— Pardon ?

— Avant, tu faisais partie de la bande de Tanabe, non ?

Mon pouls commençait à s'affoler.

— Eux, ils recevaient toutes leurs informations d'en haut pour les cambriolages. Le type de serrure, l'existence d'un coffre-fort dans les maisons riches... Rien à voir avec le tout-venant qui opère au petit bonheur. De vrais pros. L'informateur recevait un pourcentage sur le butin. Il était en cheville avec un sous-fifre de Kizaki. Il te connaissait.

— C'est qui, ce type ?

— Je ne sais pas. Je pensais que c'était un chef yakuza mais il semblerait que ce ne soit pas le cas. Comment dire, c'est un type bizarre... vraiment bizarre. Il parle beaucoup, il rit beaucoup, et d'après la rumeur, il tue parfois.

Un jeune homme en costume s'avança depuis l'entrée du souterrain en murmurant quelque chose. Il se tut en nous apercevant, nous dépassa à grands pas et disparut à l'autre extrémité. L'air

déplacé par ses mouvements était lourdement chargé d'alcool.

— Tu ne peux pas t'enfuir ?

— C'est délicat. En plus, il paraît que plusieurs gars qui ont essayé de lui échapper sont morts. Mais j'ai entendu dire qu'il était réglo. Pour le coup, ça rappelle plutôt les yakuzas.

— On ne peut pas lui faire confiance.

Un train passa au-dessus de nos têtes, sans doute un train de marchandises. J'étais tendu, je sentais au fond de moi une chaleur lancinante. Cette chaleur qui se trouvait en moi, il me semblait que ma conscience finirait par ne plus discerner que cela. A l'instant où la tour apparut devant moi, les sacs en plastique noir sales prirent forme dans l'obscurité, leurs contours se détachaient nettement. Je regardai fixement ces ordures semblables à de pauvres morceaux de viande.

— Mais, s'il s'agit d'un cambriolage, ils vont le tuer, non ? Moi, les assassinats...

— Non, ça ne sera pas le cas.

— Pourquoi ?

— Il paraît qu'ils veulent éviter que la police s'en mêle. Parce que même s'il se fait cambrioler, le vieux ne peut pas faire appel aux flics. L'argent provient d'une fraude fiscale et les documents pourraient être du genre compromettant si les autorités en entendaient parler. Mais si on tue le vieux, la police s'en mêlera forcément.

— Quand même..., il y a quelque chose qui ne tourne pas rond, dis-je.

J'acceptai pourtant. En cet instant, sans le moindre doute, je sentais en moi une chaleur lancinante.

Plus que les désagréments qui pourraient en résulter pour Ishikawa si je prenais seul la tangente, ce qui me décida fut le pressentiment que les choses prenaient une tournure déplaisante. A l'époque, lorsque j'étais confronté à un choix, je préférais le mouvement à l'inertie, je tournais le dos à la norme. J'emboîtai le pas à Ishikawa avec le sentiment que le temps était dense autour de moi, qu'une chose consistante et tiède pesait sur mon corps. Je repensai à Saeko et quand j'émergeai du passage souterrain, il y avait une tour métallique à laquelle je n'avais pas prêté attention jusque-là. Dressée dans la nuit, elle exposait son sommet au ciel froid.

Quand nous nous sommes retrouvés à la gare, Ishikawa était accompagné de Tachibana. J'ignorais quels étaient ses liens avec Ishikawa, mais il se joignait à nous de temps à autre quand nous faisons les poches des gens et il nous observait d'un air réjoui. Sans échanger un mot, nous avons pénétré dans le bureau qu'Ishikawa occupait toujours seul.

A l'intérieur, il n'y avait plus ni table ni chaises, juste le parquet nu. Nous nous assîmes par terre

et, immédiatement, trois hommes entrèrent. Ils étaient arrivés dans l'instant, comme s'ils nous avaient suivis, et je sentis la tension m'envahir progressivement. Ishikawa ne semblait pas les connaître. Comme pour un déménagement, ils transportaient trois valises, qu'ils posèrent négligemment dans un coin de la pièce.

— Alors, c'est vous ?

Le plus grand d'entre eux parla d'une voix rauque en s'asseyant par terre. Il semblait avoir dans les quarante-cinq ans, mais son visage était couvert de rides étranges, rendant son âge difficile à estimer.

— Effectivement, il ne doit pas y avoir erreur. Vous avez tous la tête de l'emploi.

Ils nous lancèrent des bouteilles en plastique, j'hésitai à boire, mais Tachibana avala une gorgée en les dévisageant. Les deux autres avaient la trentaine, ni grands ni petits, ni gros ni maigres, le visage ridé à l'instar du grand type ; l'un avait le crâne rasé et l'autre une coupe en brosse, tous deux portaient des blousons pas très nets.

— Aujourd'hui, je vous explique le job, et c'est aussi aujourd'hui que ça se passe. Parce qu'il ne faudrait pas que vous fassiez dans votre froc et que vous alliez bavasser quelque part. Bon, ça va un peu vite, mais va falloir faire avec. On vous filera cinq briques chacun. Pas d'objection, je suppose ?

Le montant était incompréhensiblement élevé. Je lançai un coup d'œil à Ishikawa, qui ne

manifesta aucune réaction, pas plus que Tachibana. Les yeux rivés sur le type qui parlait, je décidai de me taire.

— Je pense que Niimi vous a expliqué en gros, mais le plus important c'est que, pendant le cambriolage, vous ne devez pas dire un mot, sauf Niimi.

Il finissait sa phrase lorsque la porte s'ouvrit sur Kizaki. J'étais pris au dépourvu, mais les trois gars aussi avaient l'air étonnés. Vêtu d'un costume noir anonyme, il portait des lunettes de soleil et une montre quelconque au poignet gauche. Sur son cou se détachait une cicatrice violette. Le grand type s'apprêtait à parler quand il l'arrêta d'un geste. « Aujourd'hui, j'ai tout mon temps », dit-il en grimaçant un sourire.

Les gars se taisaient et un silence s'installa, si profond qu'on entendait sa propre respiration. Leur anxiété semblait contagieuse et, dans le silence total, je regardai l'homme se mouvoir. Son corps paraissait se détacher sur l'air environnant et attirer inéluctablement le regard. Comme s'il émanait de lui une certaine aura, les parties dénudées de ma peau avaient la chair de poule. Après nous avoir dévisagés d'un air enjoué, il fixa Tachibana et lança dans un rictus : « Tu m'as rencontré, dommage pour toi. » On aurait dit un autre homme que celui que j'avais déjà vu au bureau, tant il paraissait jovial. Tachibana tenta d'esquisser un sourire impavide, mais il transpirait.

— Voyez-vous, c'est assez important. Ce n'est pas qu'on ne vous fasse pas confiance. Jusqu'à présent, vous avez toujours parfaitement répondu à nos attentes. Mais c'est moi qui vais vous expliquer. Puisque j'ai le temps.

Les trois types hochèrent la tête et l'homme s'assit entre eux et nous, parfaitement décontracté. J'avais la bouche sèche, je pris une gorgée d'eau à la bouteille. La distance entre lui et nous était un peu trop réduite.

— L'essentiel dans un crime, c'est le plan. Les mecs qui exécutent un crime sans plan sont des imbéciles, déclara-t-il.

J'ignorais pourquoi, mais il me regardait.

— Mais comme justement ce sont des imbéciles, ils commettent quand même un crime. C'est inévitable. D'un autre côté, les gens réellement doués ne se soucient pas non plus de la loi. Mais si la loi n'existait pas, le crime serait sans intérêt. Vous pigez ?

L'homme ne me quittait toujours pas des yeux. Ne sachant quoi dire, je restai silencieux.

— Après, c'est une question de cran. Vous connaissez *Crime et châtiment* ? Non, il n'y a pas de risque. Ce Raskolnikov, il manquait de cran.

L'homme se décala légèrement et, sans modifier l'axe de son corps, assena un violent coup au type coiffé en brosse derrière lui. J'étais sidéré, mais je m'astreignis à rester impassible. Le type à la brosse s'effondra et l'homme continua à le

frapper, cognant à plusieurs reprises contre le sol l'oreille du gars couché sur le côté. Plusieurs bruits secs retentirent et je me forçai à respirer calmement, sentant obscurément qu'il valait mieux rester immobile.

— Même subitement confronté à ce genre de spectacle, il ne s'agit pas de perdre son sang-froid.

Le type à la brosse qui avait subi les coups se redressa lentement et, le visage quelque peu tuméfié, tenta de reprendre sa position assise. L'homme qui nous faisait de nouveau face n'avait pas changé d'expression, mais sa bouche laissait imperceptiblement échapper un souffle haché. Davantage qu'un essoufflement dû à l'effort fourni, il semblait s'agir d'un reste d'excitation et je détournai le regard.

— Bien, je vais être bref. Tant pis si cela a déjà été dit... D'abord, vous deux, vous n'ouvrez pas la bouche. La destination est la maison d'un investisseur d'un certain âge. Ce vieux, c'est l'archétype des porcs générés automatiquement par la société.

Je regardai de nouveau le gars à la coupe en brosse, mais nos yeux faillirent se rencontrer, et je ne savais plus où poser mon regard. Depuis la scène de violence, la voix de l'homme était tranchante, un peu basse. Il portait une chemise sous sa veste, elle aussi d'une marque anonyme.

— Vous irez en voiture, donc le lieu importe peu, mais mettez-vous le plan de la maison dans le crâne. Elle est assez vaste.

Sur ces mots, le grand type produisit un plan. Sa main tremblait imperceptiblement. Tous trois semblaient encore avoir du mal à digérer la présence de Kizaki en ce lieu. Ni celui qui s'était fait battre, ni l'autre, à la tête rasée, ne bougeaient plus, comme pétrifiés. Ils transpiraient, les yeux rivés sur le dos de l'homme.

— Dans cette maison vivent le vieil investisseur et une femme. La fille est à la fois la bonne à tout faire et la maîtresse du vieux. Son épouse n'est pas sur place. Donc, deux personnes en tout. Avant, il y avait deux autres filles du même acabit, mais elles sont tombées enceintes et sont parties. Il y a aussi une secrétaire, mais elle est en vacances cette semaine, elle n'est pas au Japon.

L'homme poursuivit :

— Votre rôle, c'est de menacer la fille et de la ligoter, sans gêner les autres. Bref, vous jouerez les assistants. Les paroles de menace, c'est Niimi qui s'en charge. Avec l'accent chinois. Je t'ai déjà appris à le faire, hein ? Et puis, tu as l'habitude des cambriolages.

L'homme regarda Ishikawa, les lèvres tordues en un rictus, et ce dernier acquiesça d'un bref mouvement de tête.

— La fille n'est pas sa maîtresse pour rien, c'est une beauté, mais n'allez surtout pas vous faire des films. Bon, je ne pense pas que vous soyez en manque. Si vous avez besoin de vous tremper la nouille, avec les cinq briques que je vous file, vous

pourrez le faire autant que vous voulez. Exactement, votre rétribution, c'est cinq millions. Rien à redire ?

C'était la deuxième fois qu'on nous en informait, mais je décidai d'acquiescer.

— Les voyous du coin sont des idiots. Rien à en tirer. Dès qu'ils voient une gonzesse, ils ne se tiennent plus. Ils mettent de la salive et du sperme partout, tuent pour un oui ou pour un non, se font griffer par les nanas qui résistent et leur laissent des fragments de peau sous les ongles, expliqua l'homme.

Comme en réponse, les trois types émirent un petit rire.

— Et concernant leur part aussi, ils se font des films. Mais je crois qu'avec vous, il n'y a rien à craindre. Vous n'êtes pas bêtes, et Tanabe m'a dit que Nishimura n'avait jamais créé de problèmes pour le partage.

Je m'appliquai à rester impassible, mais je ne pouvais rien contre la sueur qui perlait. C'était mon vrai nom, dont je n'avais informé ni Tanabe, ni Ishikawa. Je tentai d'accrocher le regard de ce dernier, en vain. L'homme tourna les yeux vers Tachibana.

— Quant à toi, je ne sais pas, mais ça devrait aller. Tu as de l'ambition. Ça se lit sur ton visage. Les gens qui ont de l'ambition ne gâchent pas leur vie pour une somme comme celle-là... Bref, voilà le topo. La chambre de la fille se trouve ici.

D'après les écoutes, le vieux la fait venir dans son lit, mais il ne va pas dans sa piaule. Donc, vous trois, une fois à l'intérieur, vous allez tout droit dans cette pièce et vous attachez la fille. Si elle n'y est pas, vous filez dans la chambre du vieux et vous ficalez la nana. Vous ne vous occupez pas du bonhomme. N'ayez qu'une chose en tête : ligoter la fille. Quoi qu'il arrive, ne la laissez pas crier. C'est simple.

Au fur et à mesure, l'homme poussait des soupirs de plus en plus fréquents, comme par lassitude. Le grand type fit mine de prendre la relève, mais il l'arrêta d'un geste de la main. A cet instant, la cicatrice violette sur son cou me parut plus grande.

— En fait, c'est vraiment génial. Ce genre de mission. J'aurais presque envie d'y participer. Cet investisseur fraude le fisc, il a quatre-vingts millions dans son coffre. Dedans, il y a aussi des documents dont nous avons besoin. Eux, ils menacent le vieux et lui font ouvrir le coffre. Vous n'avez pas besoin de vous en mêler, si possible, c'est même mieux si vous ne regardez pas. Ça sera peut-être difficile, ça. L'argent, c'est comme les belles nanas, en général, ça attire le regard. Comme arme, pour effrayer la fille, vous aurez des sabres japonais. Des revolvers manqueraient de réalisme, et puis, pour faire peur instantanément, un gros couteau, c'est ce qu'il y a de plus efficace. La corde pour la ficeler, on vous la donnera plus

tard. C'est la même corde que celle utilisée il y a un mois par une bande de cambrioleurs chinois. De même, les habits, les gants et les chaussures seront des articles qu'on trouve uniquement en Chine. Un des vêtements a effectivement été porté par l'un des voleurs chinois. Mes gars se débrouilleront pour que ce vêtement s'accroche à une porte et y laisse des fibres. Vous mettrez un casque intégral spécial, comme ça, vous ne perdrez même pas un cil. Concernant les chaussures, on a préparé des chaussures à la semelle grattée et d'autres réellement portées par les Chinois. Tous les membres de ce gang ont déjà été assassinés par des gars de Shinjuku, même leurs ossements ont disparu. Si jamais le vieux se sacrifie, fraude fiscale et documents compris, et qu'il prévient la police, les flics remonteront non sans peine jusqu'à cette bande de cambrioleurs, et comme ils sont morts, l'enquête n'ira pas plus loin. On va faire croire à un crime commis par des gens qui ne sont déjà plus de ce monde. C'est l'une des conditions du crime parfait. Vous pouvez être tranquilles, personne ne sera tué. Avec un assassinat, la police prendrait les choses au sérieux. Il y aurait davantage d'enquêteurs aussi. Nul besoin d'agir aussi stupidement. Il vaut mieux garder le bonhomme et la fille pour s'en servir, ils pourront au contraire fournir des informations erronées à la police. Et puis, par-dessus le marché, le vieux ne sait pas que nous en avons après cette liasse de documents.

L'homme prit une profonde inspiration.

— Il n'y a aucune raison que nous soyons démasqués. Le crime sera parfait, c'est comme si, à cette minute, il était déjà écrit que le vieil homme va perdre les documents et l'argent dans quelques heures. Même si vous faites une bourde et que vous laissez des indices, il n'existe aucun lien entre vous et nous. C'est aujourd'hui le dernier jour d'existence de ce bureau et les traces qui nous relie à lui ont déjà été effacées. Même si vous êtes arrêtés et que vous parlez, vous pourrez seulement dire que vous avez travaillé pour de mystérieux types. Et c'est effectivement le cas. Si vous vous mettez quand même à table et que vous tentez de coopérer avec la police, malheureusement pour vous, pour un cambriolage, vous finirez par sortir de prison un jour, vous ne pourrez pas rester indéfiniment à l'abri en tôle. D'ailleurs, à l'intérieur aussi, nous avons des amis parmi les prisonniers. Même si vous parvenez à leur échapper et à sortir de prison, vous mourrez sans délai. Pas kidnappé par des types louches, ce ne sera pas ce genre de mort. Vous serez poignardé à l'improviste par une femme dans la foule, ou abattu de loin, ou alors, dans un ascenseur par exemple, l'un des passagers se jettera sur vous avec un surin, voilà comment vous mourrez. Pour résumer, votre boulot, c'est de ne pas faire de bourde. De ne pas vous faire arrêter. De prendre le fric avec gratitude

et de m'en être silencieusement reconnaissants. C'est tout.

L'homme alluma une cigarette en souriant. Le silence s'installa dans le bureau vide, le crissement du bouchon de la bouteille en plastique que le grand type dévissait résonna bruyamment. En voyant l'homme fumer sa cigarette, je me demandai pourquoi je n'avais jamais fumé dans cette pièce. Le visage du type coiffé en brosse me parut avoir encore gonflé. Tachibana prit une brève inspiration et ouvrit la bouche comme pour protester. Ishikawa restait silencieux.

— Quand même, j'aimerais bien savoir... d'abord, si la voiture utilisée est sûre... et puis, comment on va forcer la porte d'une si grande maison... et aussi, quand est-ce qu'on aura notre part ?

L'homme émit un grognement las et éteignit sa cigarette. Il fit un geste de la main et le grand type répondit :

— La bagnole, c'est un break, une voiture volée, mais c'est une personne de confiance qui a changé les plaques minéralogiques. En cas de contrôle, mon faux permis de conduire correspond bien à la voiture. Et même s'ils relèvent le numéro d'immatriculation, comme le véhicule n'existe pas, ils ne peuvent pas remonter jusqu'à moi. De toute façon, nous savons où il y aura des barrages de contrôle aujourd'hui. Et aussi l'emplacement des radars Orbis et des lecteurs

automatiques de plaques minéralogiques. Quoi d'autre ?

— La porte, euh, non... On est payés quand ?

— Votre part vous sera donnée dans la voiture, quand tout sera fini. C'est plus rassurant pour vous que de fixer un rendez-vous plus tard, non ? Pour la porte, on a déjà un double de la clé. Il s'agit d'une serrure assez compliquée, on ne peut pas se permettre de faire du raffut en la forçant en pleine nuit.

L'homme se leva et les trois types aussi, comme pour le raccompagner. J'aurais voulu lui demander pourquoi il ne les chargeait pas, eux, de cette affaire, pourquoi il se servait exprès de nous, mais j'en fus incapable.

— Ecoutez-moi, dit l'homme, mais d'une voix sans conviction, comme si cette histoire ne l'intéressait déjà plus. Mettez-vous bien ça dans le crâne. *Dans le crime aussi, il y a des échelons.* Un cambriolage sans plan établi, c'est une pure imbécillité. Petit butin, mais gros risque. Ces gars-là aussi, ils étaient comme ça avant, mais je leur ai appris comment ça marche. Quand on connaît les méthodes d'investigation de la police et qu'on les utilise à son avantage, il y a moyen de ne pas se faire coffrer. L'important, c'est le plan. Vous aussi, plutôt que de jouer petit dans votre coin, servez-vous de votre cervelle. Evidemment, comme je vous l'ai ordonné, vous allez maintenant vous rendre chez ce bonhomme. *Pendant le*

cambrilage, ayez conscience de chacun de vos gestes et tirez-en du plaisir. Parce que vous allez savourer une jouissance à laquelle la plupart des gens n'ont certainement pas l'occasion de goûter de toute leur vie.